

Galerie Daniel Templon Brussels

GREGORY CREWDSON

L'ECHO, 1^{er} octobre 2016



«The Den», 2013,
impression numérique pigmentaire
(95,3 x 127 cm).

© GREGORY CREWDSON.
COURTESY GALERIE TEM-
PLON & GAGOSIAN GAL-
LERY.

gique. Au fond, la photographie est une sorte de voyeurisme.

Et, dans votre cas, une mise en abyme?

J'aime l'idée d'enlever les personnages de l'image globale et de les placer dans leur propre univers. Il n'y a aucun contact physique. Ils évoluent tous dans des périmètres séparés. Je veux réaliser des photos qui sentent l'imposture psychologique, qu'elles soient belles et troublantes.

Vous n'en avez pas assez de cette référence continue à Hopper lorsqu'on décrit votre travail?

En fait, il existe beaucoup de connexions et des leçons de photographies à apprendre par l'observation de son œuvre. Edward Hopper était photographe, car ses peintures parlent de lumière et de couleurs, de l'élévation de la vie ordinaire, et d'une certaine solitude.

Seriez-vous le Edward Hopper de la photographie?

C'était en tout cas un grand photographe... Peut-être suis-je un grand peintre? (Il rit.)

**PROPOS RECUEILLIS PAR
BERNARD ROISIN**

À noter qu'une seconde partie de cette série est montrée dans la galerie parisienne de Daniel Templon, aux mêmes dates.

L'œil du cyclone

**Gregory Crewdson,
«Cathedral of the Pines»**

■ ■ ■ □ □

Jusqu'au 29 octobre, à la galerie Daniel Templon, rue Veydt, 1060 Brussels, 02/537.13.17, du mardi au samedi, de 11 à 18h, www.danieltemplon.com.

Maître de la staged photography, Gregory Crewdson saisit l'envers du décor de l'Amérique rurale, projette une image tout à la fois glamour, sombre et mystérieuse. Un «beau bizarre» rêvé, exposé à la galerie Templon et qu'évoque son auteur. «Toutes ces photos ont été prises dans une toute petite ville appelée Backet, cité perdue dans la nature et le Massachusetts, à 45 mi-

lutes d'où je vis. Les photographies visent à créer un moment d'intimité, le paysage agissant comme 'set', comme plateau de cinéma extérieur. Je vois toujours les lieux comme cadres à une histoire, car je suis avant tout un raconteur.»

Ces personnages semblent immobilisés dans un cri silencieux.

Oui, je me concentre sur un instant entre deux moments. Je ne recherche pas l'action, mais l'instant entre l'avant et l'après.

L'œil du cyclone?

Exactement. Dans la photographie elle-même, il se passe peu de chose, sauf au niveau de la lumière, des couleurs, de l'humeur et d'atmosphère... Règnent le calme et l'immobilité au milieu du tourment.

Les figures sont en général féminines, qui ont l'air de vieilles Alice («in wonder»...

Les femmes deviennent, sans que ce soit prémédité, les protagonistes de mes histoires, les hommes y jouent souvent les seconds rôles.

Dans chacune de vos photos, il y a un cadre: une fenêtre ou le pare-brise avant, arrière d'une voiture...

Toute photographie est un cadre: l'acte même de prendre une photo sépare l'objet du reste du monde. Utiliser un cadre dans la photo réfère justement au fait même de photographier, une figure de style psychologique pour mettre une distance entre le sujet et l'appareil. C'est un dispositif d'aliénation d'une certaine façon, qui crée une distance psycholo-